

La « Missa Solemnis » de Beethoven, venue du cœur, qu'elle aille au cœur

L'une des dernières compositions du génie de Bonn, également l'une de ses plus monumentales, a figuré au menu de deux concerts présentés les 4 et 5 juillet à l'Assembly Hall de l'AUB par le chœur de l'USJ, l'orchestre des Jeunesses musicales au Liban en collaboration avec l'Orchestre philharmonique de l'Arménie, conduits par Yasmina Sabbah.



Le chœur de l'Université Saint-Joseph (USJ), l'orchestre des Jeunesses musicales au Liban en collaboration avec l'Orchestre philharmonique de l'Arménie, conduits par la chef Yasmina Sabbah à l'Assembly Hall (AUB).



Yasmina Sabbah, chef du chœur de l'USJ.



Alexandru Constantin (baryton), Béchara Moufarrej (ténor), Sofia Pavone (mezzo soprano) et Bénédicte Tauran (soprane). Photos Vartan Seraydarian

Joe René LETAYF

Curieuse que cette *Missa Solemnis* qui n'est, au fond, pour moi, ni messe ni solennelle, mais plutôt colères et palpitations humaines. La composition de Beethoven a été interprétée lors de deux soirées consécutives, les 4 et 5 juillet, à l'Assembly Hall de l'Université américaine de Beyrouth (AUB) par le chœur de l'Université Saint-Joseph (USJ), l'orchestre des Jeunesses musicales au Liban en collaboration avec l'Orchestre philharmonique de l'Arménie, conduits par la chef Yasmina Sabbah.

Les voix solistes sont reléguées dans la masse orchestrale. C'était, de toute évidence, l'intention de Beethoven (comme plus tard de Brahms en son requiem allemand). Ces passages où la voix s'isole ne sont jamais des solos d'opéra – même dans le *Sanctus* où le

lyrisme est plus présent que nulle part ailleurs chez Beethoven – mais seulement des voix isolant un bref instant les aspirations ou les craintes de l'humanité tout entière symbolisée par le chœur.

Ce dosage vocal inhabituel rend à l'œuvre tout son sens et trouve notamment sa justification dans le *Dona nobis pacem*, où l'on sait que le « soliste » va être submergé par l'assaut guerrier de l'orchestre avec trompette et timbale.

Dans une lettre datée du 5 juin 1822, Beethoven parle de la *Missa Solemnis* comme « l'œuvre la plus grande que j'ai composée jusqu'ici », soulignant lui-même le mot « grande ». Du point de vue du sentiment religieux, la *Missa Solemnis* a pu soulever bien des réserves. Il est clair que la religion du natif de Bonn n'est pas d'un catholicisme strict. Héritière de certaines théories philosophiques du XVIII

siècle, elle procède d'un déisme influencé par Jean-Jacques Rousseau. Alors que le luthérien Bach n'éprouvait aucune gêne à développer largement le verset *Et unam sanctam catholicam*, le catholique, lui, l'expédie rapidement. De même, le *Confiteor* est escamoté au profit du *Credo*. Également insolites peuvent paraître les bruits de guerre qui soulèvent le *Dona pacem* et la finit plus interrogative que plutôt conclusive de cette messe.

Avec cette belle interprétation ample et naturelle, Yasmina Sabbah nous a surpris par sa gestique métrique. Sa conception avant tout chorale (normal, elle est chef de cœur) et orchestrale répond certes aux intentions du compositeur. Mais tous ceux qui s'étaient habitués à une conception moins austère de l'œuvre pouvaient déchanter. La masse chorale était trop imposante par rapport à l'orchestre réduit par M. Joachim Linckeman (il est

normalement constitué de deux flûtes, deux hautbois, deux clarinettes, trois bassons, deux cors, quatre trompettes, trois trombones en plus des cordes et orgue), ce qui provoquait un déséquilibre et faisait qu'on n'entendait pas l'orchestre sauf lorsque le chœur ne chantait pas.

Il fallait, par conséquent, réduire le chœur aussi pour rétablir un meilleur rendu sonore. La chef impose à ses collaborateurs une sévérité de style. Plus de phrases exquis, ni de nuances mielleuses, mais une direction ardente même presque prosaïque. Une trame sonore décortiquée, mais dénuée de sourires. Cela avance sans la lourdeur mais aussi sans autre souci que d'animer des masses sonores. L'émotion n'est pas le premier but et même dans le *Sanctus* on atteint une rigueur d'où l'effusion est bannie.

Quelques imprécisions rythmiques dans les énormes fugues du *Gloria* et

du *Credo*, et il m'a semblé que le départ du *Gloria* n'était pas exempt de quelque bousculade.

Mais c'est là un signe de vie et son interprétation n'en est pas moins animée d'un élan intense et convaincant. Reste que sa version est d'une grande beauté avec des moments culminants de recueillement comme *l'Incarnatus est*, avec la flûte de Kevork Kechichian, symbolisant l'Esprit Saint par un oiseau. Le prélude instrumental du *Benedictus* est l'une des pages les plus géniales de Beethoven avec le violon solo de Mario Rahi. Et quelle ferveur Mme Sabbah sait prêter à la supplication du *Qui tollis* et à l'indicible cri de souffrance du premier *Agnus* et surtout avec quelle pénétration elle éclaire le sens si controversé de la double irruption militaire du *Dona nobis pacem*. Certes, le quatuor vocal n'est pas miraculeux mais au moins leur ensemble est homogène. Béchara Moufarrej

(ténor) est d'une grande musicalité. Sofia Pavone possède un joli timbre de mezzo. Belles envolées lyriques de Madame Bénédicte Tauran (soprane). Quant à Alexandru Constantin (baryton et non basse), il nous a conquis par sa prestance et sa belle émission vocale. Leur rapport avec le chœur était remarquable, surtout lors de ce très beau moment où, à la fin du *Credo*, les guirlandes des voix solistes se déploient au-dessus des coups sourds du chœur homophone.

Quiconque a écouté d'une oreille attentive les confessions musicales du génial sourd de Bonn à travers sa Messe comprendra la simple grandeur des mots qui figurent en tête du manuscrit de ce chef-d'œuvre : « Von Herzen Möge es wieder Zu Herzen gehn ! » (Du cœur, puisse-t-elle revenir au cœur !).

Ainsi, ce qui est venu du cœur, n'est jamais revenu au mien.